

Théâtre **nathalie béasse à la Commune d'Aubervilliers : la part du rêve**

Article réservé aux abonnés

Le théâtre donne carte blanche aux créations de velours de la metteuse en scène. Une œuvre capitale mais sans majuscule.



nathalie béasse au musée Bourdelle à Paris, le 4 janvier 2025. (Lisa Miquet/Libération)

par [Laurent Goumarre](#)

publié le 11 janvier 2025 à 16h26

Deux spectacles dont une création, *velvet*, des work-shops et la programmation d'artistes invités: nathalie béasse s'installe à la Commune d'Aubervilliers, y plante sa «maison», titre générique qu'elle a donné à ses dix jours d'occupation des lieux – comme elle l'avait déjà fait un mois et demi au théâtre de la Bastille à Paris en 2019. On a écrit [nathalie béasse](#) en minuscules ? Oui, comme elle le fait pour les titres de ses pièces, pour le nom des interprètes qui hantent son théâtre si singulier. «Parce que je ne veux pas donner plus d'importance à une lettre qu'à une autre ; ce qui importe c'est le mot, pas la lettre.» Une exigence qui lui vient de ses années beaux-arts à Angers en communication visuelle. nathalie béasse, qui rêvait et rêve encore de cinéma, regarde les génériques, développe un graphisme hypersensible à ce que peut raconter le lettrage, la typographie. «Je fais, depuis le début, mes propres affiches, mon site internet, parce que la première chose qu'on voit de mon spectacle, c'est l'image du titre.»

Pas de majuscule pas de capitale, le programme prend tout son sens et annonce ce théâtre inouï qui n'attribue pas plus de place au jeu qu'à la danse, aux acteurs qu'aux costumes, sons, décor, pour des pièces travaillées comme des rêves éveillés, où le spectacle d'un sculptural bouquet de fleurs vaut l'arrivée d'une femme avec une valise d'où s'échappe une rivière de cailloux blancs – à retrouver dans *le bruit des arbres qui tombent*, pièce hypnotique de 2017 reprise à Aubervilliers.

«Je me suis souvent égarée»

Au départ, un désir de cinéma pour cette adolescente de 16 ans qui travaille bénévole au festival Premiers Plans d'Angers. Elle y voit tout Fellini, le cinéma tchèque, ouvre les yeux sur un monde qui dépasse la vie de famille, mais tire un lien avec ce grand-père que sa mère lui raconte : *«Il était postier, tenait le bar de son village, invitait du cinéma ambulancier qui projetait la Strada de Fellini... Et puis il y a cette photographie d'une trentaine de jeunes sur un plateau en plein air avec un décor peint, et mon grand-père au milieu de ce théâtre itinérant.»* Ce sera le seul lien de sa famille avec la culture, juste une mémoire, le reste lui appartient qu'elle a construit sans modèle, sans repère ; ça va prendre du temps. *«Ça prend toujours plus de temps quand on n'est pas du milieu, qu'on vit en province, qu'on n'a pas fait les grandes écoles de théâtre, pas été assistante à la mise en scène de grands maîtres... C'est plus difficile, d'autant que je me suis souvent non pas trompée, mais égarée. Je voulais faire du cinéma, mais pas la Fémis, trop d'entre-soi, alors que je regardais passionnément l'école de Varsovie, tout le cinéma de l'Est. Je suis entrée aux beaux-arts, mais m'y suis sentie un peu à l'étroit...»*

Jusqu'au moment où tout se débloque lors d'un stage à la H.B.K. de Braunschweig en Allemagne, école de *performing art* qui cultive l'engagement corporel des [Marina Abramovic](#) et [Pina Bausch](#)... *«Là j'ai compris que j'avais un corps ; pour un spectacle sur l'enfer, on m'a coincée dans l'encart d'une porte pendant une semaine ; c'était horrible et passionnant, mon corps devait trouver la voie de cet enfer. Ça m'a bouleversée. J'ai su que je toucherais le théâtre par la performance, qu'il fallait que j'explose.»* En 1999, le titre de son premier spectacle en fait la preuve : *trop-plein*, et le lieu des premières représentations raconte le décalage : *«Au Chabada d'Angers, qui n'est pas un théâtre, mais une salle de musique actuelle ; quatre musiciens en live, quatre comédiens danseurs dont moi. On ne jouait pas sur la scène, mais dans la fosse, c'était hyper physique.»*

Comme sur du velours

Depuis nathalie béasse occupe les plateaux en metteuse en scène scénographe avec ses fidèles qu'elle «installe» plus qu'elle ne les dirige : *«Je leur demande de ne rien faire, de ne pas être acteurs ni danseurs, de me laisser rêver sur eux. J'invente en les voyant, mais sans thématique d'improvisation. J'amène beaucoup de choses sur le plateau ; ils ont déjà les costumes, les objets, alors j'envoie la musique et ils entrent dans la composition.»*

Un dernier détail : nathalie béasse est myope, et enlève ses lunettes pour répéter dans le flou, une manière encore de travailler «en minuscule», que tout soit au même niveau. Attention, ce n'est pas une histoire de nivellement, *«seulement je n'aime pas la netteté, celle de l'image vidéo qui a tué la profondeur du cinéma, celle des LED qui aplatit le théâtre – je travaille les gélatines pour la lumière»*. Le flou c'est comme la minuscule : une histoire de la douceur qui joue comme sur du velours, celui qui donne son nom à sa nouvelle création à découvrir : *velvet*.

Pavillon théâtre Nathalie Béasse – Notre maison à la Commune d'Aubervilliers du 11 au 22 janvier.